



## Georges Duhamel, Frans Masereel et la guerre. Un croisement de circonstance

DANIEL DROIXHE

En 1919, Georges Duhamel publiait une comédie intitulée *Lapointe et Ropiteau* comportant diverses gravures sur bois, dont un frontispice, quatre gravures en pleines pages et quatre en bandeaux (ill. 1)<sup>1</sup>.

L'ouvrage s'ouvre par une *Préface* qui explique dans quelles circonstances cette comédie de quatre scènes vit le jour.

Je dois beaucoup à la petite pièce qu'on va lire : elle m'a fait comprendre une vieille vérité : c'est que l'on peut amuser les hommes en leur dépeignant leur propre misère. C'est sur la Somme, en 1916, que j'ai rencontré les héros de cette comédie. J'étais occupé, sous une des tentes de notre ambulance, à je ne sais plus quelle triste besogne, quand j'entendis deux blessés se chamailler. Je prêtai l'oreille et ne tardai pas à saisir l'objet de leur querelle : ils comparaient leurs infortunes respectives et chacun d'eux s'obstinait à juger son malheur plus profond, plus varié, moins réparable que celui de l'autre. La controverse allait s'envenimer quand une circonstance futile, dont je n'ai même plus souvenir, en

---

<sup>1</sup> P. Ritter (éd.), *Frans Masereel. Eine annotierte Bibliographie*, Munchen-London- New York - Paris, 1992, p. 226, C a) 1919 Nr. 9. Je remercie Muriel Collart, Catherine Postal, Secrétaire des Amis de Georges Duhamel, mon épouse Alice et Thierry Crucifix de l'aide apportée à la rédaction de cet article.

vint soudain changer le cours. Inconsciemment, les deux bons-hommes reprirent le procès à rebours, l'un voulant démontrer à l'autre qu'il était, mieux que lui, choyé par le sort et qu'il gardait entre les mains de plus enviabiles débris de félicité.

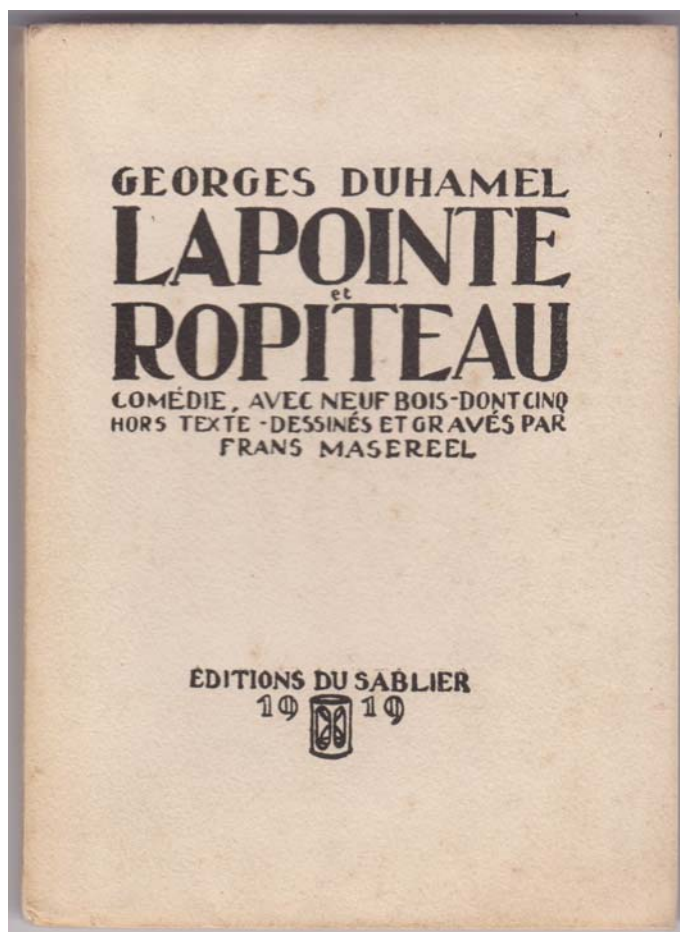


Illustration 1.

Oupeye, collection Daniel Droixhe et Alice Piette.

Duhamel, né en 1884, avait achevé des études de médecine en 1909. Engagé volontaire, il sera pendant la première guerre médecin aide-major dans les ambulances automobiles chirurgicales qui participent notamment aux batailles de Verdun et de la Somme en 1916. Il écrit à son épouse, Alice Sistoli (1886-1975), actrice connue sous le nom de Blanche Albane : « Le travail est écrasant, infernal. On ne dort plus, on ne se lave plus, on mange à peine. Je ne peux pas écrire davantage. Je

t'aime du fond du cauchemar<sup>2</sup>. » « C'est tout un voyage dans l'horreur, au pays de la mort », écrira-t-il à son beau-frère Charles Vildrac, avec lequel il fonde une dizaine d'années plus tôt le groupe d'écrivains connus sous le nom d'Abbaye de Créteil<sup>3</sup>.

L'activité de Duhamel pendant la guerre lui permettra de rencontrer une des personnalités belges avec lesquelles il entretiendra des rapports familiers et soutenus. Il raconte dans *Les espoirs et les épreuves* : « J'avais, à la faveur d'une permission, pendant la guerre, fait amitié avec Louis Piérard, écrivain, critique d'art et socialiste militant<sup>4</sup>. » Alors qu'il était appelé, en 1916, à « accomplir un stage dans une ville de l'arrière-front », Duhamel se vit proposer d'écrire quelque chose pour amuser les blessés. La demande le troubla. « Je viens d'achever la *Vie des Martyrs* ; j'étais accablé par la misère des hommes, je n'avais plus confiance en la joie. La détresse du monde m'avait fait oublier le rire. » Le souvenir du débat entre les deux blessés lui revint et Duhamel entreprit de mettre au net la « naïve comédie de l'orgueil » qu'il avait entendue. « Apprise par des actes-soldats pleins de verve et de bonne volonté, la pièce fut représentée une vingtaine de fois dans les ambulances de la quatrième armée. J'ai assisté à deux de ces représentations et j'en garde un souvenir poignant. Imaginez une humble scène, faite de madriers et de couvertures : songez à ce public dont une moitié gisait sur des brancards, à ce public d'hommes mutilés qui voyaient leur propre image apparaître sur les tréteaux. »

Le texte de la représentation fut publié à Genève par les Éditions du Sablier – circonstance sur laquelle on reviendra. L'ouvrage porte un achevé d'imprimer daté du 5 août 1919 « sur les presses d'Albert Kundig ». L'illustration fut confiée Frans Masereel, né à Blankenberge en 1889, sans doute le plus important graveur sur bois de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, dont il n'est pas nécessaire de rappeler ici la lumineuse carrière<sup>5</sup>. La première gravure de Masereel, en pleine-page, montrait les deux personnages principaux de la comédie, encadrant le ridicule Faffin, un « pauvre aussiliaire » (ill. 2). Le caporal Ropiteau, entre des béquilles, avait la jambe enveloppée d'un pansement. Lapointe apparaissait le bras gauche « emprisonné dans un appareil compliqué qu'il porte avec précaution<sup>6</sup> ».

---

<sup>2</sup> *Die Kehrseite des Krieges – Fotografien von Georges Duhamel (1884-1966)*, Mainz, Landtag Rheinland-Pfalz und Institut Français ; 14.3-3.4.2014 ; cité dans K.-L. Hofmann et P. Riede, *Frans Masereel. Wir haben nicht das Recht zu schweigen. Les poètes contre la guerre*, Saarbrücken, Gollenstein Verlag, 2015 (Frans Masereel Stiftung), p. 94-95.

<sup>3</sup> *Ibid.* On traduit la citation allemande.

<sup>4</sup> *Op. cit.*, p. 71 sv.

<sup>5</sup> J. Van Parys, *Masereel. Een biografie*, Houtekiet/Antwerpen, 1995.

<sup>6</sup> Gravure reproduite *ibid.*, p. 95.

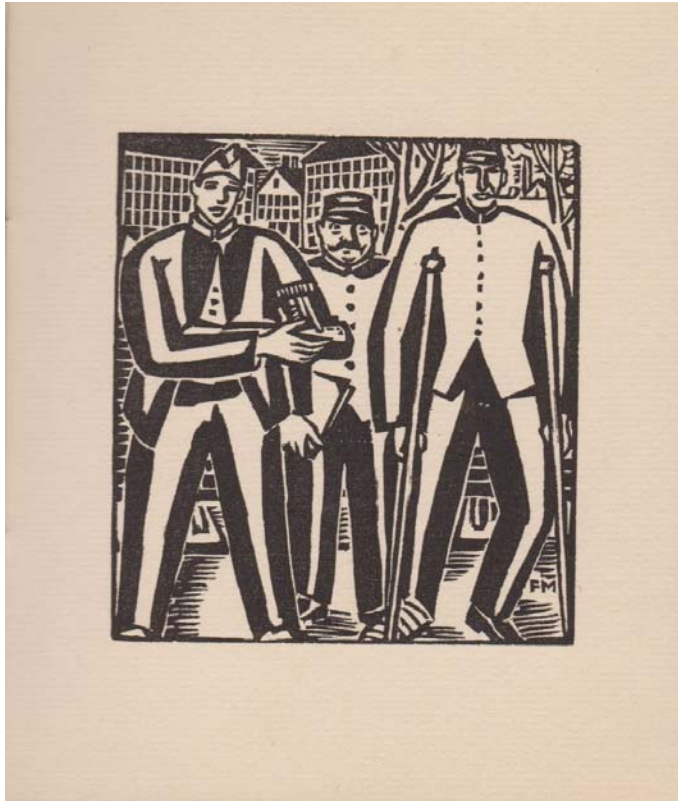


Illustration 2.

Bois gravé de Frans Masereel pour *Lapointe et Ropiteau*, frontispice, p. [19].

Oupeye, collection Daniel Droixhe et Alice Piette.

Le texte retranscrit de manière très directe un dialogue de théâtre populaire. Il défie le résumé. Son intérêt tient pour l'essentiel dans la vivacité des réparties et dans les effets de langue régionale. La gouaille enchaîne métaphores spontanées et saillies pleines de naïveté. On y retrouve la langue verte des harengères et bouchères du théâtre poissard et des saynètes de Vadé. On s'attachera surtout à cet aspect de la comédie.

Au début de celle-ci, Ropiteau essaie d'allumer sa pipe « mais tire en vain à pleine bouche sur le tuyau de la pipe ». Lapointe remarque : « ... Des fois, c'est une bûche dans le tabac ; des fois, c'est le tuyau qui est bouché ; des fois, c'est l'humidité. » Ropiteau lui répond dans un français teinté de picard : « Plus souvent, c'est l'misère, l' déveine et l' dégoutation. Oh ! vingt dieux ! (Il jette sa pipe par terre, Lapointe la ramasse). Laisse-la ! C'est jamais qu'une bougresse ed pipe ! » Il gardera les accents des parlers du Pas-de-Calais pour dire ce dont il souffre<sup>7</sup>. Les nuages sont

---

<sup>7</sup> *Op. cit.*, p. 28 sv.

agités. « Ces grands vents-là, faut que ça boive, et m'patte folle, elle me lapide quand il fait des sales temps comme lô. (Il donne une chiquenaude à sa jambe). Ça dévore, ça buque ». *Buquer* « frapper, heurter », de la famille de *bûche*, apparenté au wallon *bouhî* de même signification, trouve un écho particulier dans le contexte. Le verbe a le sens rare de « mitrailler, bombarder » et Barbusse l'emploie dans *Le feu* quand il relate comment règne la fusillade : « On était couchés tous dans l'herbe. Ça buquait. Pan Pan Zim, zim<sup>8</sup>... » La douleur donne l'impression d'avoir dans la jambe « comme un boisseau de cancrelats qui feraient la ribouldingue ».

« Moi », intervient Lapointe, « c'est pas des cancrelats, c'est plutôt comme des chiens qui mordraient ». « Bien sûr », réplique Ropiteau, « suffise que je dise des cancrelats pour que tu dises des quiens, toujours pour aller plus fort que le camarade ». Lapointe est « chti-lô à qui on a enlevé l'os du coude ». Un os « tout à fait vermoulu » qui a été mis dans un bocal pour être montré « à plus de cinquante médecin ». Ropiteau peut aussi, à sa manière, faire figure de « grand blessé de la salle 30 », sans en être « plus fier pour ça ». Sa cuisse démolie, avec « l'genou, et l'jambe et tout l'bastringue », ont été photographiés « plus de vingt fois ». « Mais, ce qu'il y a de sûr, c'est que c'est une vraie saloperie qu'une jambe parelle. »

Avec les misères du corps, celles de l'existence quotidienne ne sont jamais loin. Les compères se lancent dans une comparaison pour déterminer celui qui a le plus de droit de montrer la « margoulette », la figure, la plus longue. Lapointe a perdu son commerce de peaux de lapin. L'autre : « Tu m'éluges, avec ch' commerce. » Cet emploi d'*éluger* « ennuyer » n'est pas courant, mais on le trouve chez Flaubert<sup>9</sup>. De son côté, Lapointe tenait une entreprise avec sa femme et son frère. « Et ça bardait ! » À présent, « Madame Lapointe, elle fait des grenades, rapport aux trois gosses ». Au moins, elle travaille. Ropiteau voudrait savoir dans quelles conditions est sa femme, qui est « restée de l'autre côté » : « si les Boches en font des conserves ». Qu'espérer devenir, « avec une quile qu'elle est raide comme l'Justice et plus courte que l'autre d'un bon petit quart » ? La première scène se termine par une surenchère qui retourne le thème de la guerre contre ses victimes. Un d'eux menace : « Je ne sais pas ce qui me retient de te foutre des sottises. » L'autre : « Faut pas te gêner ». Les blessés gardent des forces, s'il s'agit de « moucher » celui qui les défie. Ropiteau : « Tu la vois c'jambe-lô ? » Lapointe : « Et toi, tu le vois ce bras ? » (ill. 3).

---

<sup>8</sup> Cité dans l'art. « Buquer », CNRTL – Ortolang.

<sup>9</sup> Art. « Éluger », CNRTL – Ortolang.

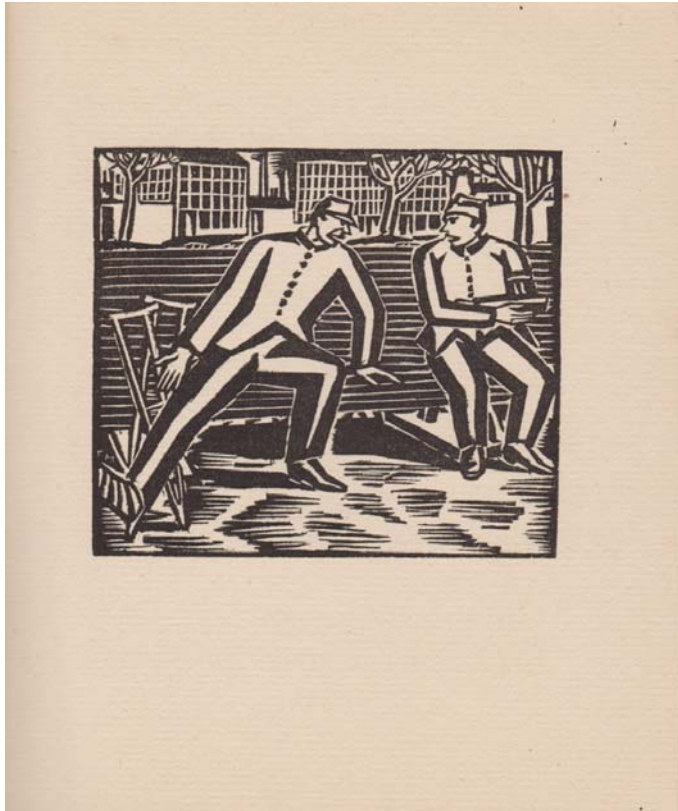


Illustration 3.

*Ibid.*, scène I, p. [37].

La scène II introduit le troisième acteur, Paffin, et ridiculise ce « militaire É et bègue » qui s'épanche pour des vétilles. Faisant partie des « pauvres auxiliaires », il est regardé comme un moins que rien alors que les blessés sont traités « comme des Jésus ». Il travaillait dans les bureaux ; il ne touche plus que la moitié de son traitement. Il souffre de rhumatismes attrapés dans une chambre dont il a essuyé les plâtres, etc.

La scène III aborde un sujet plus délicat, à travers la remise à distance des malheurs respectifs : celui des rapports avec les gradés. Sans doute Lapointe peut-il se plaindre d'un coude « où c'est qu'il n'y a plus d'os ». « Mais il ne faut rien esagérer ». Mais « il y en a encore bien, de l'os ». Comme lui, Ropiteau peut-il croire que sa blessure a laissé une chair très saine ? Le major lui a répété, le matin, « avec sa p'tiotte voix qui lui sort ed dessous des sourcils » : « Tu sais, Ropiteau, ça va très bien, Ropiteau ; tu auras une très bonne jambe, Ropiteau ! » « Et, quand il dit quelque chose, chti-lô, n'y a rien de plus sûr. » Lapointe affiche la même confiance dans la manière dont les supérieurs traitent son handicap. « Chaque fois qu'il vient des

célébrités, il crie, le Major : 'Faites venir mon coude !'. C'est moi, son coude. Et il me dit : 'Lapointe, déshabille-toi, montre mon coude à ces Messieurs !' Alors, je montre mon coude, et tous, ils font des Oh ! et des Ah ! tellement ils trouvent ça superbe. Et le Major il leur dit : 'Hein ! Qu'est-ce que vous dites de mon coude ?' C'est pas de son coude qu'il parle, c'est de mon coude, mais c'est toujours, comme ça qu'il appelle son coude ». La valorisation du courage militaire et des épreuves qu'il impose est un classique vécu par maint troufion. Le comique de répétition le met bien en évidence. La suite ne manque pas de suggérer quelque ironie, même si elle implique personnellement Duhamel. Le Major, convient Ropiteau, « est un fameux médecin ». « Et gentil ! », renchérit Lapointe. Il a donné à l'un des cigarettes et à l'autre un cigare. Il ne passe jamais dans la salle sans leur serrer la main. On trouvera peut-être plus franche l'évocation de l'infirmière qui « ressemble à une p'tiote poupée de son, avec de p'tiotes joues rouges, et de p'tiots cheveux coupés comme lô, sur le front, et puis des grands yeux qui rient toudi ». Elle « est esstra<sup>10</sup> ».

La scène III s'achève par une reprise d'optimisme<sup>11</sup>. « Pour ce qui est de nous, tant qu'on n'est pas mort il faut pas se plaindre, dans ch' métier-lô ! Et quand on est mort, on a autre chose à penser. » Resterait à égaliser les honneurs militaires dus à l'un et l'autre. Que souhaiter d'autre que « la Croix de guerre avec la palme » ? Ropiteau : « Si tu veux que je te dise, j'envie pas ça ! je trouve qu'il y a rien de mieux que d'être cité au régiment, parce que tout le monde il y est pas dans le régiment, et que c'est là qu'on voit les choses les plus chic. » D'un côté, il faut avoir « des amis à l'compagnie » pour être proposé « pour l'médaille ». Mais Lapointe croit davantage en la solidarité née au combat : « Les amis qu'on a faits dans la tranchée, on peut compter dessus. » Les camarades se retrouvent en tout cas d'accord sur un point. Un « tuyau » demeure l'essentiel. « J'ai mon cousin qui connaît le cuisinier du Général. Alors... » Mais Lapointe ne pourra lui en dire davantage à haute voix. « Écoute ! (Il lui parle à l'oreille) ». Hiérarchie et Grande Muette !

Les illustrations de Masereel pour *Lapointe et Ropiteau* connurent avant 1919 un retentissement associé aux conditions de publication de l'ouvrage de Duhamel. Genève accueille ses séries de gravures sur bois dès 1916. Il y donna *Une danse macabre*, puis en l'année suivante *Debout les morts – Résurrection infernale, Les morts parlent* et *Assez !*<sup>12</sup> Une autre série attire, en 1917, l'attention : celle des six gravures rassemblées sous le titre *La guerre*, parues dans la revue *Demain*, dirigée par un singulier Verviétois : Henri Guilbeaux. Né en 1884, celui-ci avait entrepris en 1906

---

<sup>10</sup> *Op. cit.*, p. 63.

<sup>11</sup> *Op. cit.*, p. 68 sv.

<sup>12</sup> Ritter, *op. cit.*, p. 109-113.

une carrière de journaliste qui le conduisit notamment à prendre la direction de l'*Assiette au beurre*, célèbre magazine satirique antimilitariste, à la fin d'une première époque continue de parution, laquelle s'achève en 1912. Guilbeaux, selon les souvenirs recueillis dans son autobiographie/plaidoyer *Du Kremlin au Cherche-Midi* (1933), assura la venue et l'établissement de Masereel à Genève. Le récit vaut la peine d'être résumé<sup>13</sup>.

On sait que Romain Rolland, qui se trouvait en Suisse lors de la déclaration de la première guerre, s'y établit au sein d'une communauté pacifiste où, nobélisé en 1915, il jouit d'une aura particulière. Son action de propagande contre les milieux bellicistes des deux camps exerçait une puissante influence internationale, mais lui attirait aussi les accusations les plus grossières d'incivisme et une avalanche d'insultes, tous azimuts. Le centre de cet activisme était l'Agence internationale des prisonniers de guerre, accueillie à Genève dans l'ancien Musée Rath de la place Neuve, sur lequel flottait le drapeau de la Croix-Rouge<sup>14</sup>. Romain Rolland fit partie des centaines de bénévoles qui s'y activaient, spécialement pour traiter des rapports entre les internés civils et leur famille. Il aida Guilbeaux, démobilisé en Belgique comme inapte au service, à gagner Genève en 1915 et à travailler pour l'Agence. Guilbeaux agit de même – par la fabrication d'une lettre apparemment officielle – en faveur de Masereel, qu'il avait rencontré dans les bureaux de l'*Assiette au beurre*. On notera que la chronique politique qu'y tient Guilbeaux est fortement marquée d'attaques contre le parti radical-socialiste, accusé de complaisances fiscales envers les nantis et particulièrement envers ses élus (comme dans le numéro du 2 juin 1912)<sup>15</sup>. Le profil du futur ami de Lénine s'y dessine, en même temps qu'un rapprochement idéologique avec Masereel. Guilbeaux aidera donc celui-ci à obtenir le visa que lui refusait le consulat de Belgique et l'artiste, ayant rallié Genève, sera bientôt chargé de la traduction en français des courriers en néerlandais et en allemand.

---

<sup>13</sup> H. Guilbeaux, *Du Kremlin au Cherche-Midi*, Paris, Gallimard, 1933, p. 32, 40, 58.

<sup>14</sup> K.-L. Hofmann et P. Riede, *Frans Masereel. Wir haben nicht das Recht zu schweigen – Les poètes contre la guerre*, Saarbrücken, Gollenstein Verlag, 2015, Fran Masereel Stiftung, p. 14.

<sup>15</sup> Guilbeaux s'y moque du romancier et dramaturge Clément Vautel, d'origine tournaisienne, et du polygraphe Camille Mauclair, découvreur de Maeterlinck (et amant de la future maîtresse de celui-ci). Tous deux ont laissé un souvenir d'antisémites notoires.



Condamné à mort pour haute trahison en 1919, Guilbeaux se réfugiera en Russie puis à Berlin avant de revenir en France où il fera l'objet d'un procès. Romain Rolland le soutiendra (voir ill. 4), comme il était intervenu après la guerre pour défendre Jean Tousseul, emprisonné à Liège « sous l'accusation de pacifisme et d'humanisme », écrit Rolland dans une lettre à Émile Vandervelde, alors ministre de la Justice<sup>16</sup>.

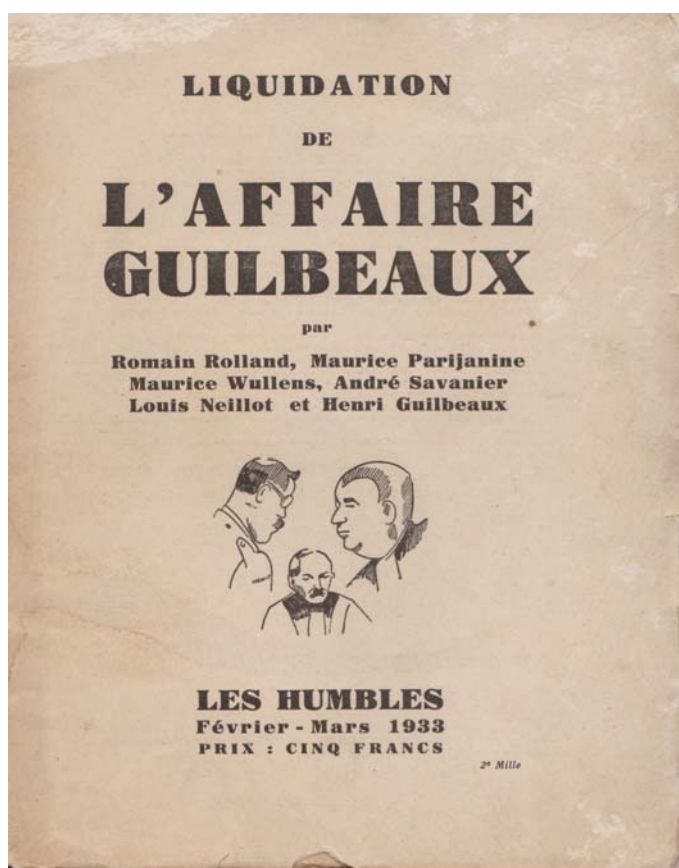


Illustration 4.

Oupeye, collection Daniel Droixhe et Alice Piette.

---

<sup>16</sup> R. Rolland, *Journal des années de guerre 1914-1919. Notes et documents pour servir à l'histoire morale de l'Europe de ce temps*, Paris, Albin Michel, 1952, p. 1694-1695 ; B. Duchatelet, *Autographes de Romain Rolland. Relevés et commentaires*. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée, enrichie de nombreux fac-similés (lettres et dédicaces), 2018, Association Romain Rolland / Correspondances de Romain Rolland, Centre d'étude des correspondances et journaux intimes de la Faculté des Lettres de Brest - [https://www.univ-brest.fr/digitalAssets/70/70072\\_AUTOGRAPHES-DE-ROMAIN-ROLLAND.pdf](https://www.univ-brest.fr/digitalAssets/70/70072_AUTOGRAPHES-DE-ROMAIN-ROLLAND.pdf)

Si les gravures de Masereel pour *Lapointe et Ropiteau* ont trait aux souffrances que la guerre inflige aux soldats, elles ne sont pas comparables – c’est le moins qu’on puisse dire – à celles où il dépeint les désastres d’un conflit qui met en évidence ses fondements sociaux et politiques. D’une facture saisissante, le tableau dépasse une image de la guerre pour accuser un ordre d’oppressions où se combinent les puissances d’argent, le capitalisme, un simulacre de Justice, l’Église. Ce n’est pas ici l’endroit d’illustrer dans toute sa violence le combat de Masereel tel que le présentent ses contributions aux périodiques genevois *Les tablettes* et *La Feuille* (1917-1920)<sup>17</sup>. De ce dernier seront extraits 49 « dessins » publiés à Berlin en 1920 sous le titre de *Politische Zeichnungen* (ill. 5).

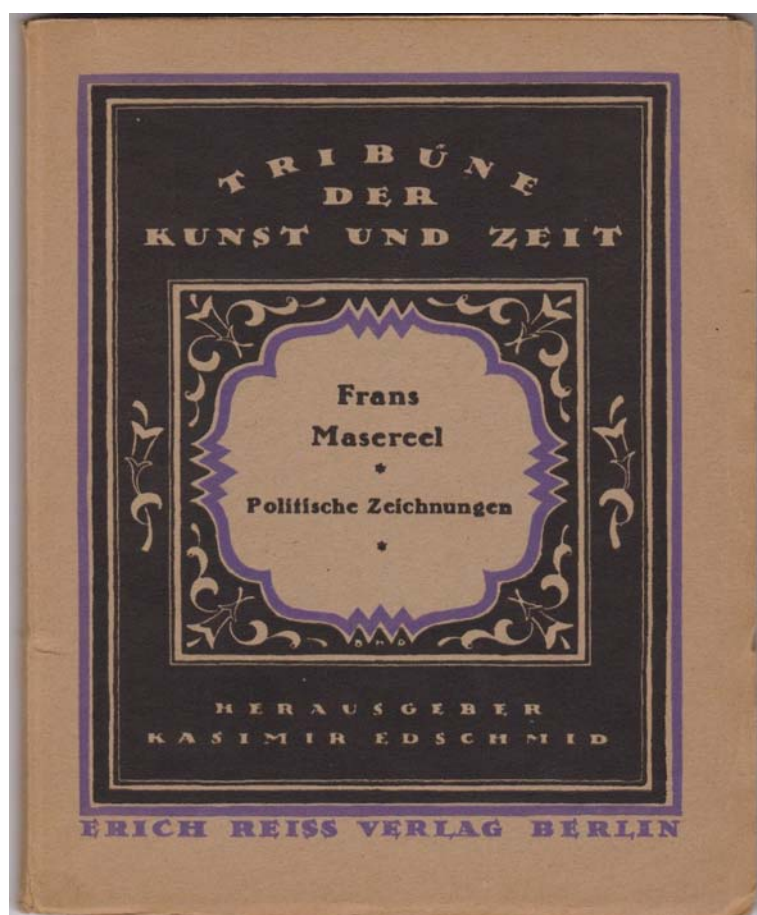


Illustration 5.

Oupeye, collection Daniel Droixhe et Alice Piette<sup>18</sup>.

<sup>17</sup> Ritter, *op. cit.*, p. 457 sv., D a) Zeitungen / Zeitschriften.

<sup>18</sup> Ritter, *op. cit.*, p. 202, B b) 1920 Nr.2.

Dès la première planche s'annonce une dénonciation radicale du monde de la finance et de la banque au service, en l'occurrence, des États-Unis (ill. 6).



Illustration 6.

Masereel, *Politische Zeichnungen*, 1920, p. 14.

Légende : « QUAND LA GUERRE VA, TOUT VA... Le message Wilson a été accueilli dans les cercles officiels, commerciaux et politiques comme l'ample démonstration d'une longue durée de la guerre. Tous applaudissent à la fermeté des idées exprimées. (Dépêche Havas du Chili) ».

Les U.S.A. sont particulièrement visés (ill. 7).

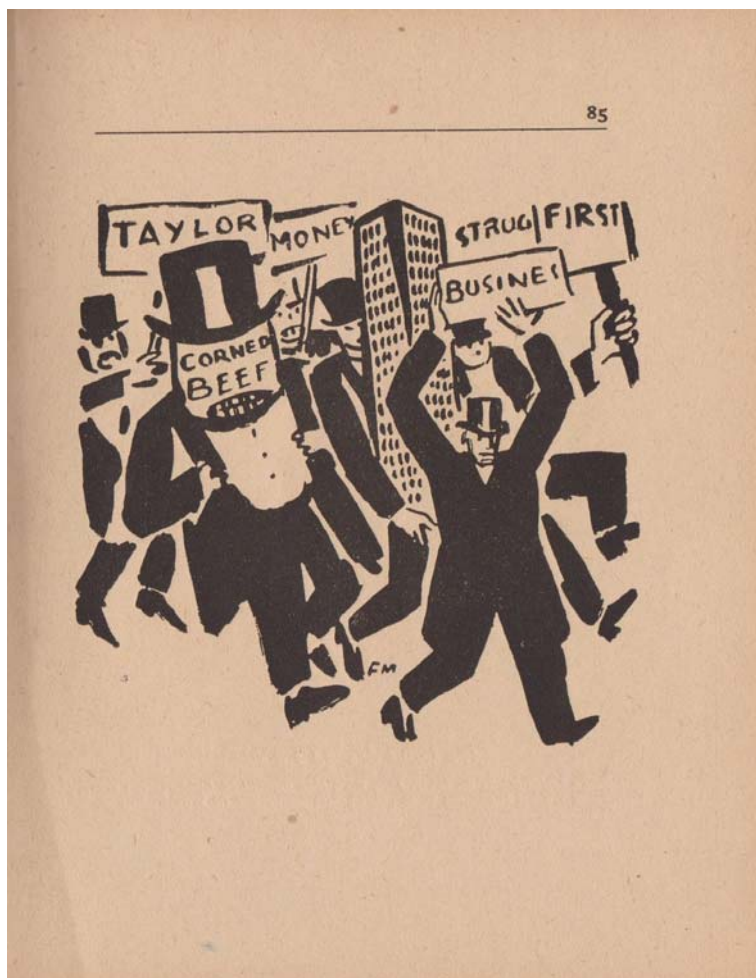


Illustration 7.

Masereel, *Politische Zeichnungen*, 1920, p. 85.

Légende : « LA MORALITÉ DE DEMAIN. Washington (Reuter).

– Les États-Unis ne peuvent pas refuser leur rôle de guide moral,  
sans infliger à l’humanité une profonde déception. »

Masereel dévoile un avenir possible que dessine la croisade menée au nom – ou sous l’étendard – des grandes valeurs de l’humanité (ill. 8).

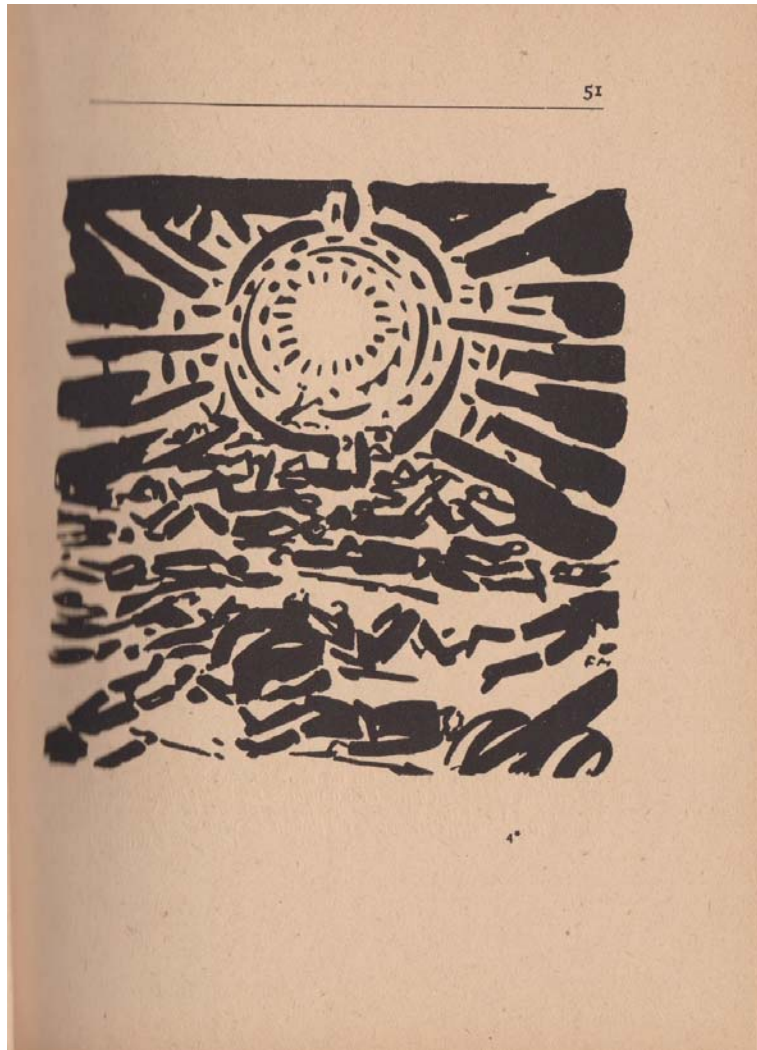


Illustration 8.

Masereel, *Politische Zeichnungen*, 1920, p. 51.

Légende : « LA GRANDE AUBE. Le peuple d'Amérique sent battre dans son cœur un grand sentiment de sympathie pour les hommes de tous les pays qui souffrent et sont opprimés. Il n'épargne ni son sang ni son argent afin qu'il puisse, lui et les hommes de tous les pays, voir luire l'aube du jour où triompheront le droit, la justice et la paix (Discours de M. Wilson). »

Même l'entreprise supposée civilisatrice des Noirs fait l'objet d'une gravure sans concession (ill. 9). On a vu ailleurs comment Duhamel, dans les *Scènes de la vie future* qui relate en 1930 son voyage aux États-Unis, désigne dans « le crime innombrable de

la traite et de l'esclavage » la « plaie incurable » qui peut harceler sans rémission la plus éclatante prospérité<sup>19</sup>.

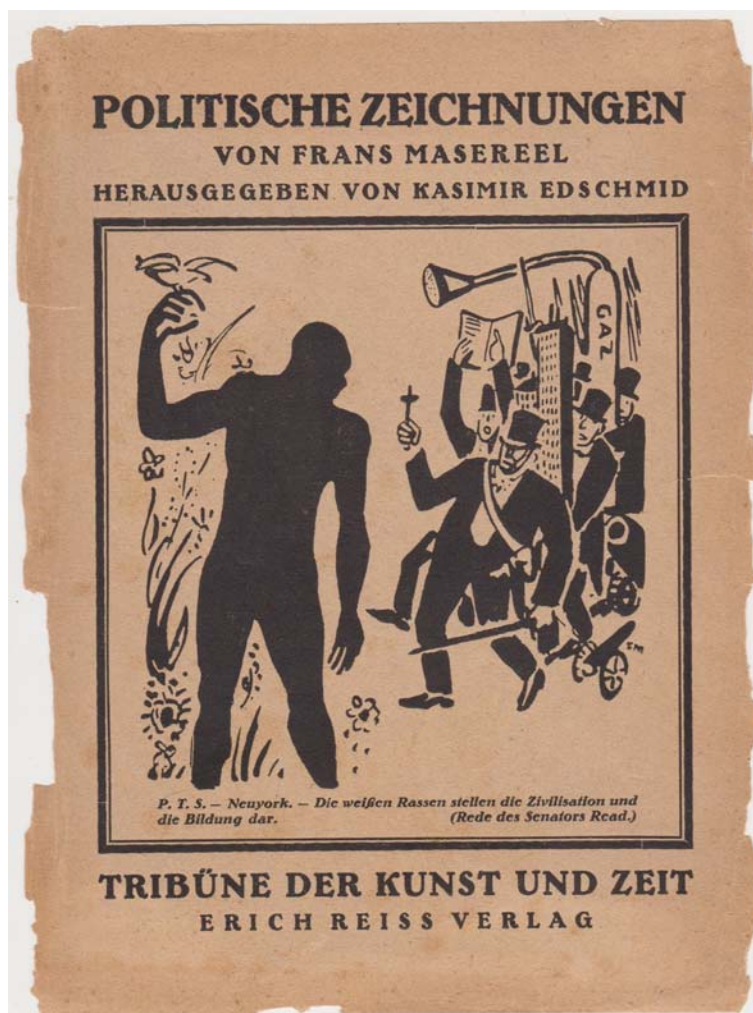


Illustration 9.

Cette couverture dépareillée nous a été aimablement envoyée par Günther Veit de l'Antiquariat Les-art à Burgstetten.

Oupeye, collection Daniel Droixhe et Alice Piette.

La position idéologique de Masereel est sans nul doute extrême, parmi les pacifistes de Genève. Surtout, elle est extrêmement structurée, argumentée, en dépit de la forme réduite qu'adopte son graphisme. Ce que traduit un rapide coup d'œil à la

<sup>19</sup> D. Droixhe, « Gustave Charlier, Georges Duhamel, André Maurois, Jules Romains et l'Amérique (1920-1940) », Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2022, [en ligne].

constitution de ce milieu pacifiste rend en tout cas claire la distance qui a dû s'établir entre certains des militants de Genève et l'auteur qui a fait l'objet principal de la présente et provisoire enquête. On montrerait aisément comment Duhamel a développé dès l'immédiate après-guerre une critique du bolchevisme et plus généralement du communisme qui était incompatible avec le pacifisme internationaliste de Romain Rolland. On voit se profiler beaucoup des idées politiques de Duhamel dans les quelques phrases qui concernent ses souvenirs de la Belgique, dans *Les espoirs et les épreuves*. Détachons la référence aux « hommes excellents, généreux, qui ont donné au socialisme belge une efficacité propre à longtemps rendre superflues les tentatives du communisme révolutionnaire<sup>20</sup> ». Ce qu'il écrit par ailleurs de Romain Rolland dans *Le livre de l'amertume* n'est pas tendre. Le « penchant pour l'U.R.S.S. » qui caractérise celui-ci se présente comme « une forme de lyrisme », assez naïf. « Malgré tout, je ne suis pas sûr quand on a passé toute sa vie, en dépit des traverses morales, dans des conditions fort douillettes, qu'on n'a même jamais été sur place voir comment les choses se goupillent, je ne suis pas sûr qu'on ait le droit d'user de son autorité pour crier à la révolution. Il y aura toujours eu, chez R.R., ce besoin de s'assurer une place dans le coche de l'avenir », etc.<sup>21</sup>.

Que penser – et que pensait Duhamel lui-même – de certaines entreprises auxquelles il fut étroitement associé et de personnalités dont il différait si radicalement sur le plan politique ? René Arcos et Charles Vildrac apportèrent leur contribution et celle de l'Abbaye de Créteil à la fondation de la revue *Europe*, Que se disaient Duhamel et Léon Bazalgette, autre membre de l'Abbaye et du comité de rédaction d'*Europe*, lui qui était ou fut un admirateur de l'U.R.S.S. ? Et qu'avaient en commun, finalement, l'auteur de *Lapointe et Ropiteau* et son illustrateur, au-delà d'un sentiment d'horreur qui résultait d'une expérience toute différente et qui donnait lieu à une action qui ne l'était pas moins ? On imagine bien qu'il ne peut être question d'aborder ici de tels sujets, où se nichent trop intimement contradictions et traits de caractère quelquefois obscurs.

Copyright © 2022 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer cet impromptu :**

Daniel Droixhe, *Georges Duhamel, Frans Masereel et la guerre. Un croisement de circonstance* [en ligne], Impromptu #23 (1<sup>er</sup> déc. 2022), Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2022. Disponible sur : <[www.arllfb.be](http://www.arllfb.be)>

<sup>20</sup> G. Duhamel, *Les espoirs et les épreuves. Lumières sur ma vie*. V, Paris, Mercure de France, 1953, p. 71.

<sup>21</sup> G. Duhamel, *Le livre de l'amertume. Journal (1925-1956). Extrait du journal de Blanche et Georges Duhamel*, éd. B. Duhamel, Paris, Mercure de France, 1983, p. 174-176.